



La main gauche de la nuit

Traduction Jean Bailhache
révisée par Sébastien Guillot
éd. Robert Laffont, coll. Ailleurs&Demain,
2021

La Main droite du jour

Préface de Catherine Dufour

Ursula Kroeber Le Guin est née en 1929 à Berkeley, Californie. C'est la fille d'une écrivaine, Theodora Kroeber, et d'un anthropologue, Alfred Louis Kroeber. Elle fait ses études au Radcliffe College de Harvard puis à l'université Columbia de New York. Elle rédige une thèse sur Ronsard et suit une formation d'ethnologue.

À cette époque, elle écrit depuis longtemps déjà puisque son premier texte est refusé par la célèbre revue *Astounding Science-Fiction* alors qu'elle n'a que onze ans. Elle ne commence cependant à publier régulièrement que dans les années 1960. Son premier succès est *Le Monde de Rocannon*, sorti en 1966 (*Rocannon's World*, Ace Books). Mais elle ne devient vraiment célèbre qu'en 1969, à la sortie de *La Main gauche de la nuit* (*The Left Hand of Darkness*, publié chez le même éditeur) qui reçoit les prestigieux prix Hugo et Nebula.

Suivront de grands cycles : *Earthsea* (le très célèbre *Terremer* en version française chez Opta puis Robert Laffont), *Hainish* (*Ekumen* chez Opta puis Robert Laffont et L'Atalante), *Western Shore* (*Les Rivages de l'Ouest* à L'Atalante), *Catwings* (*Les Chats volants* chez Gallimard). En tout, Le Guin a publié plus de vingt romans, cent cinquante nouvelles, six recueils de poésie, des essais et des livres pour enfants. Ses ouvrages seront distingués par cinq Hugo, six Nebula et dix-neuf Locus.

L'œuvre complète de Le Guin est remarquable par sa multiplicité, allant de la *hard science* la plus spéculative à la *fantasy* la plus rêveuse. Elle l'est aussi par les thèmes choisis. Le Guin est une actrice de la contre-culture américaine, elle se plaît à jouer avec des tisons ardents : le genre et la race. Usant volontiers de l'exercice de dépaysement des mœurs qu'ont popularisé les *Lettres persanes* de Montesquieu, elle nous invite le plus souvent à suivre les tribulations d'un étranger, soit un « être qui est différent de vous-même. Cet être peut différer de vous par son sexe ; ou ses revenus annuels ; ou sa façon de parler, de s'habiller, de faire des choses ; ou la couleur de sa peau, ou son nombre de jambes et de têtes. En d'autres termes, il y a l'Étranger sexuel, l'Étranger social, l'Étranger culturel et finalement l'Étranger racial¹ ». On l'aura compris, les ouvrages de Le Guin accordent une importance capitale aux sciences sociales, et se concentrent avant tout sur la condition humaine et ses errances. Le Guin a féminisé la science-fiction, elle a fait entrer le féminisme dans la science-fiction et l'a finalement poussée vers l'âge adulte, en la menant vers des approches anthropologique, sociologique et écologique.

Le Guin, c'est aussi un style. Elle a ce souffle puissant qui caractérise les grand-es auteur-es américaines. C'est-à-dire qu'elle est, avant tout, une poétesse, une maîtresse des mots, à la façon d'un Bukowski qui fut poète avant d'être prosateur. En 2002, le jury du prix Nebula décerne à Le Guin le titre de grand maître de la science-fiction. En 2010, à l'âge de quatre-vingt-un ans, elle commence un blog dans lequel elle publie jusqu'en septembre 2017. Certains de ses articles sont réunis dans la collection d'essais *No Time to Spare : Thinking about What Matters* (2017). En 2014, elle reçoit le *National Book Award* pour l'ensemble de sa carrière. Traduite en quarante langues, elle est mentionnée plusieurs fois comme possible lauréate du prix Nobel de littérature. C'est désormais trop tard : Le Guin est morte le 22 janvier 2018, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

La Main gauche de la nuit commence par : « Je vais donner à mon rapport la forme d'un récit romancé. » Je, c'est Genly Ai, originaire de la Terre et ambassadeur de l'Ekumen, une confédération de planètes habitées

¹ *The Language of the Night : Essays on Fantasy and Science Fiction*, paru en 1979 chez Berkley Books, New York, publié sous le titre *Le Langage de la nuit. Essais sur la science-fiction et la fantasy*, trad. Francis Guévremont, Aux forges de Vulcain, 2016.

« qui mesure cent années-lumière d'une frontière à l'autre ». Car *La Main gauche de la nuit* participe du *Cycle de l'Ekumen*, avec entre autres *Le Monde de Rocannon*, *Les Dépossédés* et *Le Nom du monde est Forêt*, pour ne citer que les plus célèbres.

Quand le rapport débute, ça fait déjà quelques années que Genly Aï a débarqué de son vaisseau spatial sur une nouvelle planète, Nivôse, dite Gethen. Son but ? Convaincre la population gethénienne d'adhérer à l'Ekumen, d'entrer dans ce circuit d'échange de biens, de personnes et de connaissances. Car « l'Ekumen n'est pas un royaume, c'est un organisme de coordination, un bureau central tant commercial que culturel ».

En attendant ce moment historique, Aï est hébergé en Karhaïde, un royaume de Gethen gouverné par un nommé Argaven. Le temps y est épouvantable et les cérémonies, interminables. On fait immédiatement connaissance avec l'autre héros, Therem Harth rem ir Estraven, heureusement abrégé en Estraven, Premier ministre du roi Argaven. On croise aussi Pemmer Harge rem ir Tibe, Tibe pour les intimes, cousin du roi. Il n'est pas question de déflorer davantage l'histoire que vous vous apprêtez à lire. Sachez seulement que Genly Aï va se promener en Karhaïde et dans le pays d'à côté, l'Orgoreyn, selon des modalités plus ou moins confortables ; qu'Estraven fera peu ou prou la même chose mais en troisième classe ; et que Tibe est le méchant. Quant au roi Argaven, « aussi maussade qu'une loutre en cage », il se contentera, d'un bout à l'autre du livre, de ronchonner en donnant des coups de pied dans des bûches enflammées.

La grande innovation du livre est, vous en avez sûrement entendu parler, le rôle du genre. Ce qui me mène directement à un énorme *spoiler*, sans lequel cette préface n'aurait pas de contenu et, pour tout dire, aucun sens : sur Gethen-Nivôse, les personnages sont asexués sauf pendant la poussée hormonale mensuelle, laquelle les transforme aléatoirement en homme ou en femme. Mais écoutons plutôt ce qu'en dit Ong Tot Oppong, « Investigateur du premier groupe de reconnaissance débarqué sur Gethen-Nivôse », un prédécesseur de Genly Aï :

« Le cycle sexuel est en moyenne de vingt-six à vingt-huit jours (ils tendent à parler de vingt-six jours, pour le rapprocher du cycle lunaire). Pendant vingt et un ou vingt-deux jours, le sujet est soma – en état de latence, d'inactivité sexuelle. » Pendant le soma, le Gethénien demeure « complètement androgyne ». Puis « le 22^e ou le 23^e jour, le sujet entre dans la période du kemma, l'équivalent du rut animal ». À ce moment-là, les Gethéniens se différencient sexuellement. « Les organes sexuels s'engorgent ou s'atrophient en conséquence. » À noter que les Gethéniens « n'ont de prédisposition ni au masculin ni au féminin, ils ne savent jamais quel rôle ils vont jouer et n'ont aucun moyen de choisir ».

Avec délectation, Le Guin met en scène tout le dégoût que notre sexualité figée et permanente inspire aux peuples gethéniens : « Ils sont donc tous constamment en kemma, sur ces autres mondes ? S'agit-il donc d'une société de pervers ? » grogne le roi Argaven. « Je trouve cette idée répugnante – et je ne vois pas pourquoi les êtres humains de cette planète désireraient, ou toléreraient, des relations quelconques avec des créatures si monstrueusement différentes. » Vérité en deçà de ce côté de la galaxie, erreur au-delà. L'inversion du regard permet de questionner notre propre point de vue sur le genre et le sexe.

Mais Le Guin n'en reste pas là : elle explique *via* Ong Tot Oppong que les « effets psychologiques » de l'ambisexualité intermittente des Gethéniens « sont incalculables ». De fait, elle dessine en creux les inconvénients de la sexualité terrienne. « Le fait que chaque individu [sur Gethen], de dix-sept ans jusque vers trente-cinq, soit susceptible – pour reprendre l'expression de Nim – d'être "tourmenté par une grossesse" a pour conséquence que personne ici ne peut être "tourmenté" aussi radicalement que les femmes risquent de l'être ailleurs – psychologiquement ou physiquement. Servitude et privilège sont répartis assez équitablement ; chacun a le même risque à courir ou le même choix à faire. Et, pourtant, personne ici n'est tout à fait aussi libre que l'est un homme libre partout ailleurs. » C'est ce même Ong Tot Oppong qui rédige le célèbre paragraphe : « Ils ne voient en leurs semblables ni des hommes ni des femmes. Et c'est là une chose qu'il nous est presque impossible d'imaginer. Quelle est la première question que nous posons sur un nouveau-né ? » Il ajoute, et on sent là-dedans tout le rêve de Le Guin : « Un homme veut mettre en valeur sa virilité, une femme sa féminité [...]. Sur Nivôse, pareil hommage n'existe pas. C'est uniquement comme être humain qu'on y est respecté et jugé – une expérience pour le moins bouleversante. »

Puis Le Guin passe au niveau macro : « La sexualité n'est pas codifiée, canalisée, réprimée comme elle peut l'être dans toutes les sociétés bisexuées de ma connaissance. L'abstinence s'avère entièrement volontaire, et le plaisir toujours licite. Traumatismes et frustrations y sont les uns comme les autres exceptionnels. » Par conséquent, « pas de sexe non consenti, pas de viols. Comme chez la plupart des mammifères à l'exception de l'homme, il ne peut y avoir copulation que sur invitation et par consentement mutuel ; sans quoi le coït s'avère irréalisable ». Elle embraye sur la sociologie : « Pas de division de l'humanité en forts et faibles, protecteurs et protégés, êtres dominateurs et créatures soumises, maîtres et esclaves, éléments actifs et passifs. Toute cette tendance au dualisme qui imprègne la pensée humaine, il est fort possible qu'elle se trouve atténuée, ou modifiée, sur Nivôse. »

Ce qui nous mène à une autre caractéristique étonnante des Gethéniens : ils ne connaissent pas la guerre. « Une altercation entre deux Clans, je veux bien ; des razzias entre villes voisines, passe encore ; un conflit frontalier avec quelques granges incendiées et quelques meurtres, c'est acceptable. Mais une querelle entre deux nations ? Un contentieux dans lequel seraient entraînés cinquante millions d'âmes ? » Inimaginable. De là à dire que Le Guin attribue à notre sexualité tous les maux, il n'y a qu'un pas, qu'elle franchit : elle postule « un rapport de cause à effet entre la capacité sexuelle continue et l'agression collective organisée, qui ne se rencontrent l'une et l'autre chez aucun mammifère à l'exception de l'homme ». La guerre serait « une activité de substitution purement masculine, un vaste Viol ». Et elle conclut bravement : l'ambisexualité intermittente des Gethéniens « épargne à ces gens-là beaucoup d'usure psychique et de troubles mentaux ».

Puisque nous en sommes aux *spoilers*, en voici un autre, qui a lui aussi fait l'effet d'un pavé dans la mare : c'est seulement au troisième chapitre qu'on apprend que le beau héros, le fier ambassadeur, le courageux voyageur stellaire Genly Aï est noir de peau. Précisément au moment où le roi Argaven demande à Genly Aï si les autres humains de l'Ekumen « sont tous aussi noirs que [lui] ». Le Guin l'avoue : « C'était mon complot activiste devant cette majorité de lecteurs blancs : donnez une peau noire à votre héros mais n'en parlez pas jusqu'à ce que le lecteur se soit bien identifié². » Bien joué.

J'en profite pour dire un mot sur Aï, le héros du livre, ou, plutôt, le véhicule de l'histoire. Si, au physique, il apparaît comme « un jeune homme musclé, très brun de peau et d'une taille exceptionnelle », au moral il n'est pas très sympathique. Quoique courageux et déterminé, il se révèle souvent rigide, arrogant et volontiers geignard : « J'étais d'une humeur exécrationnelle, en un monde exécrationnel. » Quant à la sexualité des Gethéniens, il ne s'y fait pas du tout : « Ces créatures qui n'étaient ni hommes ni femmes, ou les deux à la fois, ces êtres cycliques, lunaires, qui se métamorphosaient lorsqu'une main les effleurait, tels les changelins des anciens contes humains, je ne partageais rien avec eux, ils ne pouvaient pas être mes amis. » Le Guin n'a pas eu la volonté de faire de son porte-parole une personnalité attachante. Alors que, de son côté, Estraven le Gethénien n'est qu'indulgence pour la différence de Genly Aï : « Si frêle qu'il paraisse, sans défense, si vulnérable – avec cet organe sexuel qu'il est condamné à porter sans cesse devant lui »... On sent sur quel plateau de la balance Le Guin a posé son cœur.

Mais échappons un moment aux intentions de l'autrice. *La Main gauche de la nuit*, comme tout ouvrage d'un autre siècle, nous en apprend beaucoup sur les mœurs de son temps. Et ça n'est pas plaisant. Quand Le Guin évoque, par la bouche de Genly Aï, le « rôle féminin », elle dessine avec une épouvantable précision ce qu'était le « rôle féminin » aux États-Unis, voire dans la sphère occidentale au début des années 1970. Jugez plutôt : Genly Aï évoque un Gethénien qui « avait joué un rôle typiquement féminin à table : charme, tact, manque de substance, superficialité, finasserie. Peut-être étaient-ce ces caractéristiques toutes féminines qui m'inspiraient méfiance et antipathie ? » Plus loin, Aï maudit « sa sournoiserie efféminée ». Il parle aussi de sa logeuse : « C'était mon chef d'îlot ; je le voyais comme ma "logeuse", parce qu'il avait des fesses rebondies qui remuaient quand il marchait, une grosse face avachie, une nature indiscreète et fouineuse, une âme indigne autant que maternelle. » Au cours de ses balades, Aï remarque : « La tendresse de ces gens-là envers leurs enfants me fit l'effet d'être profonde, indéniable – et presque entièrement dénuée de la moindre possessivité. C'est peut-être la seule chose qui la différencie de ce que nous appelons l'instinct "maternel". » La vision que Le Guin donne de la grossesse n'est pas aimable non plus : lorsque le roi Argaven tombe enceint, il se retire dans son palais et désigne un régent « pour la durée de sa grossesse », comme si son fœtus lui montait jusqu'à la tête et le rendait incapable de gouverner. C'est d'ailleurs l'opinion d'Aï : « J'étais heureux d'avoir quitté la Karhäide, une nation incohérente poussée vers la violence par un roi paranoïaque en état de grossesse. » Et quand Aï décrit certains habitants d'Orgoreyn, il utilise le même creux de cuillère sexiste : « [Ils étaient] plutôt lourds, flegmatiques et négligés – efféminés, à mes yeux : je ne parle pas là de délicatesse, ou d'autres qualités féminines, mais à l'inverse d'êtres sans nerfs aux grasses chairs molles, passablement *bovins*. » Il parle d'Estraven dans les mêmes termes : « Il y avait dans cette attitude quelque chose de féminin, un refus de l'abstrait et du conceptuel, une soumission au réel, qui me heurtait quelque peu. » Il y a là de quoi guérir du regret de ne pas avoir connu les *swinging sixties* ou les *smoking seventies*.

Pour qui connaît déjà les écrits de Le Guin, il apparaîtra très vite qu'elle ne se cache pas toujours très bien derrière ses personnages. On retrouve à chaque tournant de page le stoïcisme paisible qui traverse son œuvre de part en part, et dont le héros des *Dépossédés*, Shevek, est le parangon. Ainsi, l'expression la plus fréquente de *La Main gauche de la nuit* est « *Noussouf* – Ça ne fait rien », sous-titrée « Et ça m'est égal », une sorte de « Peu me chaut » gethénien. On remarque aussi souvent tout l'amour que Le Guin porte aux politiciens. Ainsi, elle met en scène la façon dont le méchant Tibe, nouveau Premier ministre d'Argaven, cherche à « éveiller chez ses auditeurs la peur et la colère. Ses thèmes favoris n'étaient nullement l'orgueil et l'amour, malgré

² *The Language of the Night*, op. cit.

l'usage constant qu'il faisait de ces mots ; car cet usage leur donnait ce sens : glorification du pays, haine de l'ennemi. Il parlait beaucoup aussi de la Vérité, qu'il se vantait de "mettre au jour en grattant sous le vernis de la civilisation".

C'est là une métaphore tenace, universelle, *spécieuse* – ce vernis (ou couche de peinture, ou pliofilm, comme vous voudrez) dissimulant la noble réalité qu'il recouvre. Elle peut contenir une douzaine de sophismes à la fois – l'un des plus dangereux restant l'idée que la civilisation, étant artificielle, n'a rien de naturel – qu'elle se situe à l'opposé des vertus primitives... Bien sûr il n'y a *pas* de vernis, mais un processus de maturation dans lequel le primitif et le civilisé ne sont que des étapes du même développement. Si l'on cherche un opposé à la civilisation, ce sera la guerre ». Plus loin, Le Guin rajoute une branche à sa volée de bois vert : « C'était un politicien réaliste, avisé et jovial, aux bontés clairement intéressées – un type d'humain parfaitement universel. J'en ai croisé sur Terre, sur Hain, sur Olloul. Et je m'attends à en croiser en enfer. »

Mais *La Main gauche de la nuit* n'est pas qu'un roman à thèse ou un miroir de son autrice. Et Le Guin n'est pas ethnologue pour rien. Par petites ou vastes touches, idiosyncrasies ou constantes civilisationnelles, elle sait faire vivre des psychés radicalement éloignées des nôtres. Et c'est là le vrai signe d'une maîtresse de la science-fiction : nous faire toucher l'altérité. Un exemple ? Ses personnages font assaut de « shifgrethor », une notion purement gethénienne qu'Aï a bien de la peine à définir une fois pour toutes. Il essaye plusieurs fois : « shifgrethor – prestige, réputation à défendre, statut, fierté sociale... le mot intraduisible et principe essentiel du pouvoir social en Karhaïde comme dans toutes les civilisations de Gethen. » Ou encore : « fierté et [...] prestige individuel ». J'imagine que nous pourrions le traduire par « face », comment la perdre ou la sauver ? Genly Aï comprend finalement : le shifgrethor, c'est l'ombre portée par chacun sur le monde. Un autre exemple ? Les aventures d'Aï et Estraven sont régulièrement entrecoupées de contes et légendes locaux, grâce auxquels Le Guin dessine l'imaginaire gethénien. Eh bien, il ressemble au nôtre : on y trouve des amours impossibles, des forêts profondes, des trésors enfouis qui portent malheur et de l'intolérance religieuse. Mais il s'en éloigne aussi subtilement : il manque de princesses endormies et de preux chevaliers, de *happy ends* et, pour tout dire, de binarité.

Le Guin a parfois des fulgurances. Rappelons que le livre a été écrit en 1969, alors que le GIEC a été fondé en 1988. Il semble pourtant que c'est de nous que Le Guin parle quand elle raconte l'histoire de la planète Gde : « une civilisation dilapidatrice a détruit ses équilibres naturels il y a cinquante ou soixante mille ans, brûlant pour ainsi dire les forêts pour en faire du petit bois ». Résultat, Gde « se résume presque entièrement à un désert de sable et de roc » et ressemble « à l'idée que se font les Yomeshta de l'endroit où les voleurs se retrouvent après la mort ».

Mais au milieu de tant d'ethnologie appliquée, il ne faudrait pas oublier que Le Guin est avant tout une conteuse remarquable. Elle arrive même à nous faire parfois aimer Gethen-Nivôse, planète ravagée par une période glaciaire qui n'en finit pas : « Tout fut doré, *suave*, au cours de cette semaine de marche ; et la nuit, avant de m'endormir, je sortais de la ferme obscure ou de la Salle de Foyer éclairée par un feu de bois pour faire une promenade venteuse sur le chaume sec en contemplant les étoiles qui scintillaient comme des cités lointaines dans la nuit automnale. » À l'opposé, quand Aï et Estraven traversent « le Gobrin – la grande calotte glaciaire » en tirant leur traîneau sur « mille trois cents kilomètres de montagnes, ravins, crevasses, volcans, glaciers, marécages gelés ou golfes gelés », le lecteur et la lectrice en réchappent avec des engelures. « À notre sortie de la passe, un vent glacial venu du nord vint disperser les nuages de pluie. Au-dessus des crêtes situées à notre droite comme à notre gauche surgirent alors des pics bigarrés de blanc et de noir, neige et basalte – éclatants sous le soleil qui avait fait irruption dans un ciel étincelant. »

Heureusement, pour alléger un peu tant d'épopée et de sciences humaines, tout le récit est cousu d'un fil d'humour à froid. On le discerne dans une réflexion linguistique : « Leurs chuchotements sporadiques dans cette langue orgota capricieusement ondulante, à côté de laquelle le karhaïdien fait penser à un tas de cailloux agités dans un seau. » Ou dans l'accueil réservé à Aï par un dignitaire d'Orgoreyn : « il s'avança vers moi tout sourire, tonitruant, me serra les deux mains en un geste que les Karhaïdiens réservent aux instants d'intense émotion intime, agita mes bras de haut en bas comme s'il voulait mettre mon moteur en marche ». Ou encore, dans la description que ce même dignitaire fait d'Aï, « aussi grand qu'un réverbère, mince comme un patin de traîneau ». Et c'est ainsi que le talent de Le Guin est complet.

Il est temps pour moi de vous laisser en tête à tête avec Genly Aï et Estraven. Mais au fait, pourquoi ce titre, *La Main gauche de la nuit* ? Parce que, pour un peuple non binaire, la nuit n'est pas l'opposé du jour, mais son prolongement. « Le jour est la main gauche de la nuit / Et la nuit la main droite du jour. »